

Le combat du 9 septembre 1798, au Nidwald : une étude de la guerre en montagne [fin]

Autor(en): **Hintermann**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **59 (1914)**

Heft 9

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

LIX^e Année

N^o 9

Septembre 1914

Avis au lecteur.

Nous écoulons, dans la présente livraison, notre matière en portefeuille, et y joignons quelques croquis qui pourraient être agréables aux lecteurs dans le moment actuel.

Nous agirons ainsi pendant la durée de la guerre, afin d'économiser nos ressources pour le moment où les circonstances permettront de puiser, en connaissance de cause, dans la riche mine d'enseignements que les événements préparent.

La Rédaction.

LE COMBAT DU 9 SEPTEMBRE 1798, AU NIDWALD

Une étude de la guerre en montagne.

(FIN)

(Carte 1 : 100 000, fol. XIII.)

Sur le front nord aussi le combat avait commencé, au signal du canon qui tonnait à Kerns à cinq heures du matin.

Environ 400 hommes de la 106^e demi-brigade tentèrent d'avancer du Reuggpass sur le Lopperberg, mais la soixantaine de Nidwaldiens qui s'y trouvaient les tinrent en échec et le combat n'aboutit à rien de décisif.

Un bataillon de la 76^e demi-brigade et trois compagnies de la 106^e, montés sur trente bateaux et sur deux radeaux, essayèrent d'aborder à Stansstad-Kehrsiten, laissant provisoirement une réserve de dix bateaux à Hergiswil. Mais sur ce point aussi, tout d'abord, toutes les tentatives d'atterrissage furent repoussées.

Pendant un moment où le combat faisait trêve, Mainoni, qui se trouvait au Drachenried, avait résolu d'entamer des négociations avec les Nidwaldiens et leur avait envoyé dans

ce but un hussard porteur d'une missive. — Le cavalier, élevant la lettre en l'air, cria aux défenseurs en mauvais allemand : « Gute Stafette! », mais il fut abattu d'un coup de feu et son cheval retourna seul aux lignes françaises. — Le feu d'artillerie recommença, et les pièces nidwaldiennes y répondirent aussitôt. — Vers neuf heures, les Français renouvelèrent leur attaque d'infanterie. Leur aile droite donna fort à faire aux Schwytzois et aux Uranais, mais sans risquer toutefois un assaut. — Au centre, le bataillon de la 106^e demi-brigade qui avait été jusque-là tenu en réserve entra en ligne et marcha sur Allweg, à travers le Drachenried, avec les bataillons 2 et 3 de la 44^e demi-brigade. Toutefois, cette manœuvre n'eut pas tout le succès escompté. Le 3^e bataillon de la 44^e demi-brigade ne parvint pas à dépasser la ferme de Betti, et quant aux deux autres bataillons, ils furent accueillis, à courte distance, par un feu si meurtrier parti de la redoute de Bieli qu'ils firent demi-tour et ne purent être rassemblés et réorganisés qu'une fois hors de portée de ce tir.

Mainoni décida alors de commencer par déloger, avec les deux bataillons de son aile droite, les Schwytzois et les Uranais. Pendant que l'un des deux bataillons les occuperait sur le front, l'autre devait chercher à gagner la Mürmatte, pour prendre à dos les défenseurs de Rübönen et de Rüteli et menacer ensuite sur leur flanc gauche les occupants de la redoute de Bieli et de la position d'Allweg. — A dix heures à peu près, le 1^{er} bataillon de la 44^e demi-brigade commença à marquer ce mouvement. Les Nidwaldiens crurent à une nouvelle attaque contre la redoute, mais avant qu'ils pussent ouvrir le feu, tout ce bataillon disparut dans la forêt et, profitant de ce couvert, chercha à gagner les hauteurs entre Rüteli et Murmatt : à dix heures et demie environ, les Français apparurent sur le plateau. Pendant qu'une partie d'entre eux prenait sous son feu la redoute de Bieli, les autres tiraient dans le dos des Schwytzois et des Uranais. Comprenant l'impossibilité de tenir plus longtemps leur position, ceux-ci s'échappèrent du côté de Büren à travers le Grand Ebnet et le Kniriwald, ne laissant derrière eux que cinq morts et trois blessés dans la position qu'ils avaient défendue durant trois heures.

Pendant que ceci se passait là, d'autres événements se

déroulaient à Mueterschwand et à Rotzloch : une trentaine de carabiniers du Nidwald s'étaient retranchés sur le point culminant du Mueterschwand, puis, après une demi-heure encore de résistance, s'étaient retirés tout en combattant, par Rüti, vers Rotzloch.

La plus grande partie du 3^e bataillon de la 44^e demi-brigade qui leur faisait face s'était dirigée du côté de Rotzloch en longeant la paroi méridionale du Mueterschwand. Elle y fut rejointe par les soldats qui étaient descendus directement du Mueterschwand par Rüti, et se prépara à marcher avec eux sur Stansstad. Mais le passage très étroit qui se glisse entre le lac et le Rotzberg était vigoureusement défendu par le poste qui l'occupait et qu'avaient grossi en le ralliant les carabiniers du Mueterschwand battant en retraite. — Les forces supérieures des Français n'en auraient pas moins fini par écraser les Nidwaldiens si, de Stansstad, l'on ne s'était pas aperçu du péril de leur situation. Würsch, qui y commandait, lança à leur rescousse la compagnie des cadets et un canon, probablement celui-là même qui avait été placé au Stansstaderried. Au pas de course, cette troupe juvénile se précipite et, chacun suivant son instinct, se joint en partie aux défenseurs de la rive du lac, tandis que d'autres, agiles comme des chèvres, grimpent sur les pentes du Rotzberg pour prendre les Français de flanc et de dos. De peur d'être jetés au lac, ceux-ci font alors demi-tour, et ceux que les balles et les pierres roulées sur eux ont épargnés cherchent leur salut dans la fuite la plus rapide.

Pendant que ces événements avaient lieu, le 3^e bataillon de la 44^e demi-brigade était parvenu à se pousser, par le Bettihof, jusque sur le Rotzberg. — Au début, la position n'était occupée que par seize Nidwaldiens, auxquels s'étaient joints par la suite environ trente-cinq cadets et beaucoup de landsturmiens; mais c'était trop tard pour rejeter de nouveau dans la vallée les Français, qui s'avançaient à la bayonnette. — Quoi qu'il en ait été, ce n'est en tous cas qu'après un combat acharné que les Nidwaldiens doivent avoir évacué la position, car un nombre assez grand d'entre eux restèrent sur le terrain¹.

¹ Parmi les morts se trouvait aussi le brave Käsli d'Emmeten, qu'on appelait Burli. — Les deux pieds fracassés par des balles, il continua encore, à genoux, à charger son arme et à tirer.

Une fois maîtres du Rotzberg, il devenait naturellement très facile aux Français de réduire bientôt au silence les canons de la redoute de Betti. — Quand Mainoni apprit les succès de ses deux ailes, il ordonna aux trois bataillons restés en réserve de gagner le front pour l'assaut.

Après une résistance courte et désespérée, les Nidwaldiens durent céder et ils se retirèrent les uns sur Buochs, les autres sur Stans; nombreux furent aussi ceux qui se mirent hors d'atteinte en gagnant les alpages et les hautes forêts.

Ceux qui ne purent ou ne voulurent pas fuir furent massacrés : 25 hommes et 12 femmes couvraient de leurs cadavres le champ du combat¹, et le feu fut mis, ici aussi, aux chapelles et aux maisons : il était 11 heures du matin.

Les troupes françaises qui se trouvaient encore dans les bateaux avaient suivi les progrès de la lutte aux signaux qui leur étaient donnés par des feux; elles avaient particulièrement pu remarquer l'incendie de l'ermitage qu'abritaient les ruines du château de Rotzberg. — Elles décidèrent donc d'aborder. Le bataillon de la 76^e demi-brigade put atterrir près de Hüttenort sans éprouver de résistance sérieuse du poste qui s'y trouvait placé. Il se divisa en deux : une moitié prit la direction de Kehrsiten, et l'autre marcha sur Stansstad. Pendant ce temps, trois compagnies de la 106^e demi-brigade tentèrent aussi de prendre terre près de Kehrsiten. Le combat y faisait rage, lorsque les Nidwaldiens furent soudain pris de flanc par les compagnies de la 76^e demi-brigade venant de Hüttenort. Ils se dirigèrent alors sur les hauteurs de Tritt, où ils arrêtaient de nouveau les Français par leur feu et en leur roulant des pierres dessus; mais finalement l'assaillant, par des chemins détournés, réussit à s'emparer des hauteurs : les derniers coups de feu s'éteignirent dans cette région aux environs de 2 heures de l'après-midi.

Quant aux compagnies de la 76^e demi-brigade qui s'étaient avancées du côté de Stansstad, elles purent s'approcher du

¹ D'après une autre version, c'est sur le Rotzberg même que les Nidwaldiens auraient subi ces pertes, ce qui paraît bien invraisemblable si l'on songe au faible détachement qui s'y trouvait. De même, le renseignement d'après lequel les Nidwaldiens eurent en tout et dans tous les combats seulement 90 morts (voir annexe 6) ne parle pas en faveur de cette version, d'après laquelle un tiers des pertes auraient ainsi été subies au seul combat du Rotzberg.

village à l'Est ; en même temps, le 3^e bataillon de la 44^e demi-brigade arriva, descendant du Rotzberg. Après une courte canonnade, les Nidwaldiens enclouèrent leurs pièces et s'échappèrent du côté de Buochs et de Büren¹. — Stansstad fut saccagé et incendié. — Ce ne fut que plus tard, toutefois, que les Français réussirent à arriver par eau à Stansstad, dont les palissades leur rendirent l'atterrissage très malaisé.

Pareils à une trombe d'orage, les Français se répandirent d'Allweg à Stans. — Le président de district, Félix Kaiser, se rendit à la rencontre de leur avant-garde pour convenir d'une capitulation. C'était cependant bien un peu trop tard ; d'ailleurs, d'une maison voisine, un coup de feu partit à ce moment-là et tua le guide de la colonne française, dont la colère ne connut alors plus de limites. Il ne rentre pas dans le cadre de ce récit de détailler toutes les atrocités que les vainqueurs se laissèrent aller à commettre ; des récits populaires nombreux les ont déjà décrites.

Pour être complet, il faut encore rappeler qu'à peu près à la même heure, — midi et demi — Le colonel Müller atteignait Stans avec sa colonne, descendant du Grossächerli, sans s'être heurté en route à une résistance quelconque. Il avait laissé une garde au pont de Büren. — L'auteur déjà cité de *l'Histoire particulière du canton d'Unterwald* dit de cette colonne qu'elle était excitée au paroxysme et poussée au meurtre et à l'incendie par les pertes subies et par les fatigues endurées par elle ; la noblesse de sentiment du colonel Müller, dont la mémoire doit être conservée, sut éviter tous les excès.

Les Schwytzois et les Uranais qui se retiraient à travers le Knirwald se heurtèrent au poste laissé par le colonel Müller

¹ Quatre artilleurs étaient demeurés près du canon qui se trouvait au débarcadère — c'était le « Zürihund ». — Quand les Français se furent avancés jusqu'à la chapelle, ils tournèrent rapidement leur canon contre eux et tirèrent leur dernière charge de mitraille. — Un instant, les Français hésitèrent, et les quatre artilleurs en profitèrent pour sauter dans un esquif et faire force de rames vers Acher. — Les Français les poursuivirent et tuèrent à coups de feu l'un des fugitifs ; deux autres furent blessés, et seul l'homme de barre s'en tira sain et sauf.

sur le pont de l'Aa à Büren, le bousculèrent et purent rentrer chez eux en passant par Rickenbach.

Une partie des troupes françaises marcha le même jour encore sur Buochs. En chemin, elle essuya le feu de carabiniers nidwaldiens, et à l'entrée du village elle rencontra une petite poignée de combattants, retenus et groupés par le père capucin Paul Styger, qui lui livra combat. Cette ultime résistance était tout à fait inopportune : son seul résultat fut de faire saccager et incendier Buochs.

Tard le soir, Beckenried fut occupé à son tour ; mais personne n'y opposa la moindre résistance, et cela valut au village d'être épargné ; par contre, il fut frappé d'une contribution de guerre.

Le général Schauenbourg, dont le quartier général était à Hergiswil, ne vint à Stans que le lendemain ; il s'occupa d'y ramener un peu d'ordre.

Quatre semaines plus tard, au dimanche dit du Rosaire, les Nidwaldiens réunis à la Landsgemeinde de Wil durent prêter, en face de leurs demeures fumantes encore de l'incendie et entourés de bayonnettes françaises, le serment civique auquel ils s'étaient refusés deux mois auparavant.

REMARQUES

Les Nidwaldiens. — La prévoyance avec laquelle ils occupèrent leurs frontières au début de l'action mérite aujourd'hui encore notre admiration. — S'ils succombèrent cependant, c'est avant tout à cause du manque d'organisation appropriée et du manque de chefs expérimentés. Mener au feu avec méthode une troupe composée de 16 détachements particuliers, auxquels on a adjoint encore un certain nombre de canons, serait un tour de force que personne, à vrai dire, même de nos jours, ne pourrait accomplir.

Indépendamment de ces difficultés-là, d'ailleurs, c'est surtout la pénurie de chefs rompus au métier qui se fit sentir. Sans doute les chefs des Nidwaldiens avaient compris qu'il fallait occuper les points les plus importants, mais ce qu'ils n'avaient pas clairement conçu, c'était une répartition des

forces conforme au but poursuivi, c'était la création et la conduite de réserves partielles et d'une réserve générale. — Pourquoi, par exemple, avoir immobilisé environ 200 hommes à Stansstad, dont les défenses du côté du lac, soutenues par du canon, eussent été parfaitement capables d'arrêter toute tentative de débarquement par surprise ? — Sur son flanc gauche, Stansstad était suffisamment protégé par le détachement placé sur le Lopperberg. — Si l'on avait porté une des compagnies qui l'occupaient sur le Bürgenstock (à Tritt) et si l'on avait aménagé des chemins de colonne pour permettre de contre-attaquer aussitôt tout débarquement de troupes, il aurait pu être plus que douteux que les Français eussent obtenu des succès sur ce point-là.

La répartition des forces entre le lac d'Alpnach et le Stanserhorn était tout à fait maladroite. — Au lieu de faire simplement observer la frontière, sur le Mueterschwand et à Skt-Jacob, par de faibles avant-postes, et de déplacer le corps principal à Allweg, on avait porté en avant à peu près la moitié de l'ensemble des forces, alors que les Nidwaldiens, habiles tireurs mais peu manœuvriers, ne pouvaient pas espérer y avoir grand succès, ne fût-ce déjà que parce que le champ de tir y manquait.

Supposons un moment que les Nidwaldiens, au lieu de commencer le combat d'Allweg par une marche en arrière, eussent attendu là l'ennemi et l'eussent reçu avec leur feu si efficace; supposons aussi que de petits détachements, bien installés sur le Rotzberg et sur le Gross Ebnet, eussent assuré les flancs de cette position, et que des abatis d'arbres eussent retardé ou même empêché le mouvement en avant des Français, par la forêt, sur la Murmatte; supposons encore que le commandant en chef, au lieu de prendre part en personne au combat de Skt-Jakob, se fût tenu à Stans avec une réserve générale d'un bataillon, même faible, et, renseigné par des signaux optiques du Stanserhorn et par des relais de messagers porteurs de rapports écrits, renseigné, disons-nous, sur les mouvements d'attaque de l'ennemi, qu'il eût pris la décision, à 7 heures du matin environ, de se porter rapidement, avec ses Nidwaldiens vigoureux, par Kniri sur le Gross Ebnet,

pour tomber dans le flanc des Français, au moment où leur dernière réserve avait donné sans succès, il n'est plus alors besoin de beaucoup d'imagination pour se représenter la victoire complète qu'auraient pu remporter les Nidwaldiens.

— Et la suite des événements ?

— Imaginons-nous ces héros au Grossächerli, conduits par un capitaine actif, qui leur aurait crié, quand le nombre des Français aurait contraint les Nidwaldiens à battre en retraite : « Voyez donc là-bas, sur la pente, en çà du Wiesenberg, cette petite troupe prête à nous accueillir ; le combat continue là-bas ! » — Imaginons-nous les Français, après qu'ils se fussent tout d'abord reposés et reformés sur le Grossächerli, s'avançant pour la poursuite, alors : à gauche, le Stanserhorn ; à droite, la coupure abrupte du Steinibach ; en face, les tireurs nidwaldiens impassibles ; il n'est pas besoin d'être grand clerc en tactique pour oser affirmer que le colonel Müller, même s'il avait remporté là une nouvelle et sanglante victoire, n'aurait pu vraisemblablement arriver devant Stans que le soir, et avec des troupes absolument épuisées. Or, là-bas, ce n'aurait pas été son camarade Mainoni qui lui aurait tendu la main ; non, il y eût trouvé la réserve nidwaldienne, qui, après la décision obtenue à Allweg, se serait repliée sur Stans pour en découdre précisément avec la colonne Müller, descendant du Grossächerli par Dallenwil.

Mais évidemment une telle action exige des chefs décidés, actifs, des troupes entraînées ; que celui qui peut en douter encore étudie donc la guerre des républiques sud-africaines.

A d'autres points de vue encore, d'ailleurs, nous trouvons ici des points de ressemblance avec la guerre des Boers. Ici comme là-bas c'est un peuple endurant de bergers, exercé dès sa jeunesse au tir¹, qui force à reculer de vieilles troupes faites aux victoires. Des batteries de pierres avec leurs terribles effets remplacent à certains endroits les canons qui manquent, ou que les difficultés du terrain n'eussent pas permis de transporter jusque-là. — Chaque tireur cherche un abri,

¹ Lorsque je fis à Stans une conférence sur ce sujet, un vieux Nidwaldien, dont l'aïeul avait combattu au Grossächerli, me raconta que l'on tirait bien alors pour cette simple raison que les jeunes gens s'étaient exercés avec zèle à tirer à la cible à l'arbalète.

met la hausse et tire à son gré, sur le but qu'il est le plus sûr d'atteindre. — Mais aussi, dès que l'aile est débordée, dès qu'une plus longue résistance paraît inutile, le flot oscille et se déchaîne, sans chefs et sans arrêts, sur le chemin de la retraite, exactement comme chez les Boers !

Voici mon avis : les leçons récentes qui se dégagent pour nous des épisodes de la guerre des Boers correspondent tout à fait à celles que nous pouvons retirer de l'histoire du Nidwald en l'an 1798.

Les dispositions d'attaque des Français. — On doit les tenir, dans leurs grandes lignes, pour justifiées : — On attaqua et on tenta de pénétrer de différents côtés dans le Nidwald pour inciter le défenseur à disperser et à émietter ses forces. — En outre, on escomptait le succès, fût-ce même d'une seule colonne, pour ouvrir la route des autres, grâce déjà à l'effet moral qu'on en pouvait attendre.

Mais nonobstant cela, l'attaque des Français donne matière aux observations critiques suivantes :

On ne comprend pas pourquoi la colonne du colonel Müller détacha un bataillon par Klingen-Ecki-und Blanckenalp. Si ce bataillon avait pris les devants de très bonne heure, à 2 heures du matin, pour gagner, du Melchthal, le Storeggpass, ce col aurait été en sa possession entre 5 et 6 heures¹. — La marche ultérieure sur Stans, par l'alpe d'Unterlutersee dans la vallée de l'Aa d'Engelberg, aurait agi sur la résistance des Nidwaldiens au Grossächerli et à Allweg, en la paralysant, dès qu'elle aurait été connue d'eux.

En ce qui concerne l'attaque du 1^{er} bataillon de la 14^e demi-brigade contre Grossächerli, il eût mieux valu la faire avec une seule compagnie dès Wisserlen, comme démonstration contre le front du col, et avec le gros du bataillon contre le flanc gauche de la position, par Schwändiflüh-Hermannsstalden².

¹ L'école de recrues IV/2 1903 a attaqué avec succès ce col défendu par une compagnie, et il est certain que le faible poste nidwaldien du 9 septembre 1798 n'aurait offert aucun obstacle sérieux à la marche d'un bataillon.

² A l'école de recrues IV/1 1902, le commandant du bataillon se porta avec tout son monde contre une compagnie qui occupait le col. En tête de l'avant-garde marchait une pointe, de la force d'un groupe, conduite par un

Le résultat des combats sanglants du Drachenried près d'Allweg est très intéressant : ce n'est rien d'autre qu'une confirmation des théories qui ont été tirées de la guerre du Transvaal comme « nouvelle tactique d'infanterie »¹.

Quant aux opérations du front Nord, les fréquentes démonstrations sur le lac, avant le débarquement proprement dit, sont absolument incompréhensibles. Seule une surprise pouvait offrir des chances de succès dans les conditions difficiles dans lesquelles un débarquement à Stansstad et le long du Bürgenstock se présentait, — une surprise semblable à celle — typique — que pratiqua la Prusse, pour s'emparer de l'île d'Alsen, dans la guerre du Schleswig-Holstein en 1864.

Enfin, si une réserve fut maintenue à Hergiswil, ce fut avec raison, car les Français se seraient trouvés dans une situation très précaire s'ils avaient dû battre en retraite après avoir subi une défaite.

Remarque générale. — Je ne connais aucun épisode de guerre qui, dans un cadre restreint, fournisse autant de situations variées et intéressantes que les combats du Nidwald du 9 septembre 1798.

Ce n'est pas seulement dans un intérêt militaire, mais aussi dans une arrière-pensée politique et religieuse que nous aurions toutes raisons d'étudier les diverses faces de l'histoire du pays d'Unterwald, Obwald et Nidwald dans les années 1798 à 1814.

guide connaissant le pays. A la lisière orientale de la forêt de Schwarzbrennenegg, la pointe se heurta à une patrouille ennemie ; mais avant que celle-ci eût annoncé à sa compagnie, au Oecherlisattel, le danger qui la menaçait, l'avant-garde s'était mise à couvert dans la forêt et accablait l'ennemi par son feu.

¹ Parmi les divers travaux sur la guerre des Boers qui ont été publiés par des tacticiens étrangers et suisses, on signale encore particulièrement ici l'article du major-général Reisner Freiherr von Lichtenstern sur « Burenkrieg und Qualitätschiessen » (Jahrbücher für deutsche Armee und Marine, n° 391, avril 1904).

Colonel HINTERMANN.